



REBECCA KEAN - 3
POTION MACABRE

 CASSANDRA O'DONNELL

Extrait de la publication

REBECCA KEAN - 3

Potion macabre

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Rebecca Kean - 1
Traquée

Rebecca Kean - 2
Pacte de sang

Rebecca Kean - 3
Potion macabre

Rebecca Kean - 4
Ancestral

Cassandra O'Donnell

REBECCA KEAN - 3

Potion macabre



© Nathalie Gendre, 2012

© Éditions J'ai lu, 2012

Chapitre 1

Accroupie dans un coin de la pièce, Leonora frissonnait et serrait ses bras autour d'elle comme pour se protéger du froid. Des traces de sang maculaient son menton et ses yeux vides, hantés, étaient rivés sur le carrelage blanc et immaculé des toilettes de l'école.

— Je suis désolée... désolée, murmura-t-elle, en se berçant doucement d'avant en arrière tandis que des larmes coulaient doucement sur ses joues.

Je lui jetai un regard noir et avançai.

— Où est-elle ? demandai-je sèchement.

Sans lever la tête, elle m'indiqua du doigt l'une des quatre cabines de la rangée. Je poussai le battant et tombai sur une fillette blonde, affalée en partie sur la cuvette des w.-c., comme une poupée désarticulée. Ses lèvres peinturlurées contrastaient avec son teint cadavérique et sa jupe courte dévoilait des jambes maigrelettes et une culotte de dentelle noire échancrée, beaucoup trop sexy pour une enfant de cet âge.

— Tu as une explication ? fis-je sèchement en toisant ma fille d'un air sévère.

— Je... je n'ai pas voulu... je... je... c'est... c'est arrivé si vite...

— Tu avais soif ? Tes rations ne te suffisent plus ?

Leo avait beau avoir hérité de son père, Michael – un vampire –, un goût certain pour l'hémoglobine et de charmants petits crocs acérés, son régime alimentaire se limitait généralement aux hamburgers et aux poches de sang synthétique.

— No... non... je... je...

— Tu quoi ?

— Je... je ne...

Et voilà... j'avais tenu Leo à l'écart de mon univers mortifère afin qu'elle ait une enfance normale et qu'elle n'ait pas à affronter trop tôt les ténèbres, résultat, tuer lui filait le bourdon et des problèmes d'élocution, super...

— Tiens, fis-je en lui tendant nerveusement un Kleenex que j'avais trouvé dans la poche de mon jean. Mouche-toi !

— Mer... merci, hoqueta-t-elle.

— Ça va mieux ?

— Euh...

— Parfait. Alors, maintenant raconte...

— Y a rien à raconter... on s'est juste disputées et...

— Disputées ?

— Ben... cette fille, May, elle racontait partout que je n'avais pas 11 ans, que j'en avais en réalité beaucoup plus, mais qu'on m'avait mise dans cette... dans cette classe parce que j'étais complètement attardée... alors, quand elle a commencé à me narguer, ici, aux toilettes, je n'ai pas pu m'empêcher de... enfin, j'ai craqué...

Leonora avait pris au moins vingt centimètres ces dernières semaines et on lui donnait facilement 14 ou 15 ans. Elle avait toujours été extrêmement mature pour son âge, mais maintenant que son physique était en adéquation avec son développement psychologique et affectif, il

n'était pas surprenant que les élèves et les professeurs commencent à se poser des questions.

— Et c'est tout ? Tu as « craqué » et c'est tout ?

Elle rougit violemment et se dandina d'un pied sur l'autre, embarrassée.

— Maman je sais que j'ai fait une bêtise, mais...

— Non ! Faire des glissades dans le couloir c'est une bêtise, oublier ses cahiers à la maison c'est une bêtise, répondre à l'un de ses professeurs c'est une bêtise, ça, c'est...

Je m'interrompis et comptai dans ma tête jusqu'à dix pour ne pas me mettre à hurler.

— As-tu la moindre idée de ce que le Directum ferait s'il apprenait que tu as assassiné une jeune humaine en plein milieu d'une école ?

Le Directum était le Haut conseil des créatures surnaturelles d'un État. Celui du Vermont, malgré la faible étendue de son territoire, figurait parmi les plus puissants et les plus influents du pays.

Elle écarquilla ses yeux humides et me dévisagea comme si j'avais perdu la tête.

— Assassiné ?!!! Non ! C'était juste un accident !

— Qui essaies-tu de convaincre ? Toi ou moi ?

Elle blêmit et une lueur de colère traversa son regard.

— Mais puisque je te dis que c'était un accident ! La rage m'a aveuglée, je voulais lui faire mal c'est vrai, mais pas la tuer !

— Ah ! parce que tu crois qu'un Assayim se préoccupe de ce genre de détails ?

Un éclair de compréhension passa aussitôt dans son regard et ses yeux se remplirent d'horreur.

— Tu veux dire que... ?

Ses mots s'étranglèrent dans sa gorge tandis que je hochais la tête.

— Je veux dire que si tu n'avais pas été ma fille et que je ne t'aimais pas plus que tout au monde, je t'aurais déjà exécutée pour ce que tu as fait, oui.

J'étais le tueur attitré de la communauté surnaturelle du Vermont. Je chassais et éliminais les vampires, muteurs ou autres créatures étranges qui enfreignaient la loi sur mon territoire. Ce n'était pas un job très amusant ou reposant, mais j'étais plutôt douée. La plupart des criminels évitaient dorénavant de séjourner dans l'État et ma réputation de garce psychotique s'était répandue dans tout le pays.

— Mais c'est pas juste !

— C'est la loi. Et je te rappelle que c'est à moi qu'il incombe de la faire respecter.

— Et tu le fais en tuant des meurtriers. Tu ne trouves pas ça paradoxal ?

— Peut-être, mais moi, au moins, j'agis en toute légalité. Est-ce que quelqu'un t'a vue te disputer avec cette fille ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne vois pas comment. On était seules quand je l'ai attaquée.

Je la scrutai attentivement.

— Tu en es certaine ?

Si je ne voulais pas que cette affaire s'ébruite, il n'était pas question de laisser de témoins.

Elle grimaça et hocha doucement la tête, à mon grand soulagement.

— Oui, après je t'ai appelée avec mon portable et on est restées cachées là, en t'attendant, fit-elle en m'indiquant le cabinet de toilette.

— Bien.

— Contente de voir que tu approuves, fit-elle d'un ton sarcastique.

Je haussai les sourcils en lui lançant un regard noir.

— Je préfère te prévenir tout de suite, je ne me sens pas d'humeur à écouter tes sarcasmes, Leo, l'avertis-je sèchement en soulevant le gigantesque sac de sport noir que j'avais prudemment apporté.

En réalité, je n'étais pas d'humeur pour quoi que ce soit. Ma fille avait tué pour la première fois et je n'étais fière ni de la manière dont ça s'était passé, ni du choix de sa victime. Tuer une enfant était parfaitement indigne d'elle et de tous les principes que je m'étais échinée à lui inculquer. Et qu'elle soit rongée par le remords n'y changeait rien...

— Tu crois que je ne le sais pas ? Que c'est facile pour moi ? demanda-t-elle d'un ton amer.

— Je crois que ce n'est surtout pas facile pour elle, raillai-je en me dirigeant vers le corps de la gamine.

— Tu ne vas quand même pas la mettre dans ce truc ? s'indigna Leonora en me voyant soulever sa camarade pour la glisser à l'intérieur du sac.

— Pourquoi ? Tu as une autre solution ?

— Euh... non, mais...

— Dans ce cas, arrête de poser des questions idio...

Je me tus, les mains immobilisées sur la gosse et me tournai vers Leonora.

— Tu n'as rien remarqué d'anormal quand tu étais enfermée avec ta copine ?

— Comme quoi ?

— Comme le fait qu'elle respire encore par exemple ?

Elle me regarda comme si je délirais.

— Je ne comprends pas.

— Je capte un relent d'énergie, cette gosse n'est pas morte, Leo !

Elle écarquilla les yeux.

— Non, c'est impossible ! Tu es sérieuse ? s'exclama-t-elle en se précipitant vers la jeune humaine et en s'agrippant aussi fermement à son poignet qu'un naufragé à sa bouée de sauvetage. Oh ! c'est génial !

— À ta place, je calmerais mon enthousiasme, elle n'est quand même pas franchement au mieux de sa forme, lui fis-je remarquer en la sondant.

— Mais... tu... tu crois qu'elle peut s'en sortir ?

Je soupirai.

— Son cœur est très faible...

— Mais tu peux utiliser ton pouvoir pour la soigner, pas vrai ?

Leo fixait l'enfant comme si son désir de la voir guérir pouvait tordre le réel et l'adapter à son bon plaisir.

— Leo, tu sais que le corps humain peut très mal réagir à la magie, je ne suis pas certaine que...

— ... mais si tu ne fais rien, elle risque de mourir, non ?

Parti comme c'était parti, on n'aurait pas cette chance...

— Probablement.

— Alors, qu'est-ce qu'on a à perdre ?

Du temps...

— S'il te plaît, maman... insista-t-elle, les yeux implorants.

— D'accord, d'accord, je vais essayer, fis-je tandis que j'approchais mes lèvres de celles de la petite et introduisais en souffles courts et légers une quantité infime de mon pouvoir dans sa gorge.

Quelques secondes plus tard, je sentais son ventre se contracter et ses pulsations cardiaques s'accélérer. Mes mains vibrantes guidèrent la faible quantité d'énergie dans ses veines puis dans sa moelle osseuse afin d'accélérer le processus naturel de fabrication sanguine. Bientôt, je sentis son organisme se remettre en marche et fonctionner à plein régime, comme une usine de production après une grève.

J'espérais que ça suffirait.

— Alors ? fit Leo en se rongant les ongles d'un air anxieux.

Je jetai un coup d'œil à la gamine. Ses yeux étaient fermés, mais son teint me parut bien moins terreux que quelques secondes plus tôt.

— J'ai fait ce que j'ai pu. J'ai peur de causer plus de mal que de bien si je deviens trop intrusive.

— Mais tu penses que...

— ... je pense qu'elle a maintenant des chances de s'en tirer, oui.

La magie était un phénomène éprouvant pour le corps humain, mais si elle ne vous tuait pas, ses effets étaient époustouflants et incroyablement réparateurs.

Les lèvres de Leonora se recourbèrent en une ébauche de sourire et ses épaules se détendirent comme si la tension s'écoulait d'elle.

— Merci maman.

— Oh ! il n'y a pas de quoi exulter ! Tu as eu de la chance, mais ça ne durera pas si tu n'apprends pas à mieux te contrôler ! la sermonnai-je.

Son sourire s'effaça aussitôt et elle soupira.

— Si tu crois que c'est facile de vivre avec les humains quand on est comme moi...

— Comment ça « comme toi » ?

— Maman, je suis la fille d'un vampire et d'une sorcière de guerre, autrement dit la fille de deux tueurs...

— La fille de deux guerriers, rectifiai-je aussitôt.

— Si ça peut te faire plaisir, n'empêche que tu me demandes de me comporter comme quelqu'un de normal et de contrôler mes instincts. Et je fais de mon mieux pour te satisfaire, mais parfois c'est dur et je me demande pourquoi tu fais ça et à quoi tu t'attends au juste...

Je la fixai durement.

— Je m'attends à ce que la fille d'une sorcière de guerre, une héritière Vikaris, sache se dominer. Je m'attends à ce que tu fasses honneur à ton clan, pas que tu te comportes comme un vampire renégat de bas étage, ni que tu t'offusques des propos stupides tenus par une enfant humaine.

Elle pâlit et son visage afficha une profonde souffrance.

— Je suis désolée, répondit-elle.

Je respirai longuement.

— Va te nettoyer.

Elle se dirigea sans un mot vers l'un des lavabos, ouvrit le robinet tandis que je sentais un élancement désagréable me titiller l'estomac. Je devais bien reconnaître que ses reproches n'étaient pas infondés et que j'avais probablement commis une erreur en n'anticipant pas plus tôt ce qu'il venait de se passer. Après tout, le meurtre, la violence et la destruction faisaient partie de son patrimoine génétique au même titre que ses longs cheveux noirs, sa peau de nacre et ses yeux d'émeraude. Et le fait que je ne sois pas prête à la laisser assumer un tel héritage ne devait en aucun cas me le faire oublier.

— N'oublie pas tes chaussures ! fis-je avant de reporter tout à coup mon attention vers la jeune humaine.

Son énergie vitale avait incroyablement augmenté. Quelques signaux subtils comme un léger plissement des paupières et une respiration accélérée m'indiquaient qu'elle n'allait pas tarder à émerger. Et ça me soulageait. Plus nous restions enfermées dans ces toilettes, plus nous prenions le risque que quelqu'un tente d'entrer et s'étonne de trouver la porte fermée.

— Petite ? fis-je en lui tapotant doucement les joues.

— May. Elle s'appelle May, me rappela Leonora, le visage humide et les vêtements trempés.

Je hochai la tête et me penchai de nouveau au-dessus de la gamine.

— May ? May... réveille-toi.

Elle gémit puis finit par ouvrir lentement les yeux.

— Comment te sens-tu ?

— Mal... mal à la tête...

Elle remua légèrement la jambe droite et fit mine de se redresser.

— Ne bouge pas, lui conseillai-je doucement.

J'examinai son cou. Leo ne s'était pas contentée de percer sa peau avec ses canines, elle avait aussi arraché une partie de sa chair.

— Madame, je veux... je ne me sens pas bien.

— C'est normal, tu t'es évanouie.

Elle leva doucement la tête, aperçut Leonora et pâlit brusquement.

— Non pas elle ! Dites-lui... dites-lui de s'en aller !

Je lançai un regard explicite à ma fille qui leva les yeux au ciel et partit s'asseoir en soupirant sur le carrelage, de l'autre côté de la pièce.

— Tu dois attendre quelques minutes avant de te redresser, fis-je en tentant de l'apaiser.

— On doit... on doit s'en aller madame. Elle m'a attaquée et elle a essayé de me tuer.

— Si c'était vrai, tu serais déjà morte, espèce de crétine ! répondit aussitôt Leonora.

— Leonora Kean, tu te tais ! Je ne veux plus entendre un seul mot, c'est clair ? ordonnai-je en pivotant vers elle.

— Madame, s'il vous plaît. Vous pouvez m'emmener à l'infirmerie ? dit-elle en surveillant Leo du coin de l'œil comme si elle craignait une nouvelle attaque.

— Tu ne peux pas encore te mettre debout, mais je reste auprès de toi, le temps que tu ailles mieux, ça ira comme ça ? fis-je d'une voix rassurante.

— Non, non. Vous ne comprenez pas, cette fille est un vampire...

— Un vampire ? fis-je en écarquillant les yeux, l'air faussement étonné.

— Je vous assure, elle...

Je repoussai doucement mais fermement ses épaules vers le sol pour qu'elle se rallonge, puis je lui caressai le front.

— Calme-toi. J'ai l'impression que tu ne sais plus très bien ce que tu dis.

— Je vous jure que je ne mens pas, elle avait des crocs et...

— Tu t'es cogné la tête très fort. Il est très possible que tu aies une commotion et des hallucinations, dis-je d'un ton apaisant.

Leo émit un son qui ressemblait à un ricanement. Je la fusillai du regard et jetai rapidement un coup d'œil sur ma montre. Les cours de la matinée risquaient de se terminer d'ici quelques minutes, il n'y avait plus de temps à perdre.

J'enserrai le visage de la collégienne entre mes mains.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous faites ?

— Regarde-moi... voilà comme ça, May... fis-je, la voix vibrante de pouvoir.

— Madame... je...

— *Engergemet, gnatus et olbide*, soufflai-je doucement en lançant mon sortilège.

Ses yeux capturés par les miens se perdirent soudain dans la toile de la magie et elle ferma la bouche, incapable désormais de parler ou de penser à autre chose qu'à ce que je lui murmurais.

— May, *entrerat sirit exit*...

— Qu'est-ce que tu lui as fait, maman, pourquoi l'as-tu fait dormir ?

— Le sort a embrouillé son esprit et quand elle se réveillera, elle aura oublié tout ce qui s'est passé durant cette matinée.

Elle me lança un regard admiratif.

— Pas mal... tu m'apprendras ?

— J'attendrai d'abord que tu aies acquis un niveau suffisant. Modifier une mémoire est une opération délicate. Si on commet une erreur, l'humain à qui tu lances ce sort peut perdre définitivement la tête.

— Aïe...

— Comme tu dis. Allez, il faut y aller maintenant, ordonnai-je aussitôt à Leonora.

— Mais on n'attend pas qu'elle se réveille ?

— Non, il n'y a plus rien à craindre, maintenant. La magie a en partie guéri sa plaie et accéléré la cicatrisation. Ceux qui la trouveront penseront qu'elle s'est évanouie ou qu'elle s'est assommée.

— Tu es sûre qu'elle ne se souviendra jamais de rien ?

— Je ne sais pas. L'esprit de May est fort, elle est bien moins malléable que la plupart des humains, répondis-je en saisissant mon sac de sport.

Les agressions de vampires étaient traumatisantes. Les victimes se sentaient perdues, égarées et mettaient généralement pas mal de temps à se remémorer ce qui leur était arrivé. Mais contrairement à elles, la petite était restée parfaitement lucide.

Une lueur d'inquiétude s'alluma dans les yeux de Leonora.

— Mais si elle raconte...

— Ne t'en fais pas, de toute façon, personne ne la croira, la rassurai-je aussitôt. Allez, suis-moi maintenant.

Je nous enveloppai d'un sort de discrétion puis attrapai la main de Leo.

— Tu es certaine que personne ne peut nous voir ? fit-elle, le regard inquiet.

— Nous ne sommes pas invisibles, mais personne ne se souviendra de nous avoir croisées. Viens, le sortilège ne dure que très peu de temps, on va devoir courir, précisai-je.

Je m'élançai au pas de course vers la sortie et manquai de trébucher lorsque je sentis Leo me rattraper au vol et me soulever dans ses bras.

Ses mouvements étaient si rapides que mes yeux ne parvenaient pas à les distinguer, mais deux secondes plus tard, nous étions dehors et entendions au loin, derrière nous, des bruits de pas et une horde de gamines qui se précipitaient en piaillant dans la cour de l'école.

— Pas mal, fis-je d'un ton appréciateur tandis qu'elle me reposait à terre juste devant notre voiture.

— Je suppose que ça ne va pas m'empêcher d'être punie ? fit-elle d'un ton ironique avant d'ouvrir la portière et de s'installer sur le siège avant.

— Non, répondis-je laconiquement.

— Je me disais aussi...

Elle semblait détendue, comme si tout ce qui venait d'arriver n'était qu'un incident mineur, comme si elle n'était plus du tout concernée.

— Leo, je compte sur toi pour m'éviter ce genre d'incident à l'avenir. Promets-le-moi, fis-je en démarrant.

— Je te promets que je ne m'en prendrai plus jamais à une enfant, maman.

— Tu veux dire à aucun humain ?

— Non, je veux dire à une enfant. Je ne veux pas te mentir et je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. Je peux avoir à me défendre ou à te défendre un jour...

Mon univers était cruel et violent. Je compris soudain que, malgré mes efforts pour garder un brin de normalité dans sa vie, le sien ne serait probablement pas très différent.

Je la scrutai attentivement.

— Tu t'en crois capable ?

Elle haussa les épaules.

— Je suis ta fille.

Ça ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Et c'était justement ce qui m'inquiétait...

Chapitre 2

Trois mois plus tard...

Une forme noire, animale, bondissait de toit enneigé en toit enneigé, jusqu'à atteindre celui d'un petit immeuble. Soudain, quelques voix se firent entendre dans la rue et la silhouette se figea, l'oreille tendue, à l'affût. Au bout de quelques instants, elle brisa une fenêtre, s'agrippa au rebord et se laissa tomber sans bruit dans l'appartement du cinquième étage. J'enfilai rapidement un jean et un pull à col roulé posés sur le coin de mon lit, glissai doucement mon Beretta dans mon holster et attrapai mon portable sur la table de chevet.

— Clarence, je viens de voir un muteur s'introduire illégalement dans un appart en face de chez moi.

Clarence White était mon bras droit. Quelques mois plus tôt, il avait quitté son poste d'Assayim de l'État de New York pour les beaux yeux d'une puma-garou au physique agréable et au caractère exécrationnel qui résidait dans la région et lui menait la vie dure. Je ne comprenais toujours pas ce qui lui avait plu en Beatrice Marron, ni par quel miracle cette mégère avait su le convaincre de venir s'installer à Burlington, mais j'étais plutôt heureuse qu'elle l'ait fait.

— Je sais, je suis en train de le suivre.

— T'es déjà sur le coup ? fis-je, surprise.

— D'après toi ?

— Oh ça va, ça va, monsieur susceptible, je ne voulais pas te vexer.

— Ce n'est pas le cas. Au fait, tu peux me dire ce que tu fais encore debout à 3 heures du matin ? Je croyais que t'avais besoin de te reposer.

Je me voyais mal lui avouer que j'angoissais à l'idée de m'endormir seule depuis que j'avais réalisé que Mark, mon ex-amant, un semi-démon, avait la capacité de s'introduire dans mes rêves et qu'il bombardait mon inconscient d'images et de scènes si érotiques et si réelles que je pouvais presque sentir l'odeur de nos ébats flotter dans l'air au petit matin.

— Insomnies, répondis-je laconiquement.

— Tu devrais prendre un ou deux cachets et te recoucher.

— Ouais, je devrais.

— Mais tu ne le feras pas.

— Non.

Je l'entendis soupirer à l'autre bout du fil.

— Je t'attends en bas de ton immeuble, magne-toi.

— Je suis déjà partie ! fis-je tandis que j'enfilais mon anorak, un cache-nez et des gants.

Une minute plus tard, je dévalai l'escalier et plongeai dans la nuit froide et enneigée. Quand il me vit, Clarence White avança aussitôt vers moi en souriant. Avec son crâne rasé, ses biceps de folie et sa démarche féline, il avait tout d'un prédateur et ne s'en cachait pas.

— Alors Assayim, on joue les voyeuses en épiant ses voisins la nuit ?

Un léger vent souleva sa chemise. Les muteurs n'étaient sensibles ni au froid ni à la chaleur. Ils avaient leur propre régulation interne, ce qui me semblait appréciable dans une ville où la température pouvait atteindre jusqu'à vingt-cinq ou trente degrés en dessous de zéro.

Je haussai les épaules.

— Pourquoi ? Il y a quelque chose de plus intéressant à faire à Burlington à cette heure ? plaisantai-je.

— Que de t'ennuyer à faire le guet avec moi par moins dix degrés dans la rue en bas de chez toi ? Certainement, oui...

— Le guet ? Tu ne vas pas intervenir ?

— Non.

Je le regardai sérieusement.

— Pourquoi ?

— Parce que le type que tu as vu s'introduire dans l'appartement est un malin et que je veux en savoir plus sur ce qu'il vient faire ici avant de l'arrêter.

— C'est risqué, imagine qu'il blesse quelqu'un...

— C'est pas le genre à accomplir les basses besognes. S'il voulait se débarrasser de quelqu'un en particulier, il aurait envoyé un de ses sous-fifres pour faire le sale boulot, il ne se serait pas déplacé en personne.

— Comment se fait-il que tu le connais si bien ?

— Son nom est Edmund Wallace et si je le connais, c'est parce qu'il a déjà commis des crimes sur mon ancien territoire peu de temps avant que je sois nommé et que le type auquel j'ai succédé n'a jamais réussi à le coincer.

Je fronçai les sourcils.

— Comment as-tu su qu'il était ici ?

— Je lui ai accordé un permis de séjour.

Tous les êtres surnaturels qui ne résidaient pas en permanence dans l'État du Vermont devaient demander

l'autorisation de séjourner sur notre territoire. Ceux qui s'en abstenaient prenaient le risque d'être traqués et abattus sans procès ni sommation.

— Pourquoi ? Tu trouves qu'on n'a pas assez d'emmerdes ? T'as peur qu'on s'ennuie ?

— Wallace est incroyablement prudent. S'il n'avait pas eu l'autorisation de séjourner ici, il aurait envoyé quelqu'un d'autre, quelqu'un que je n'aurais pas forcément pu repérer. Donc j'ai préféré lui fourguer un permis et le suivre. Je veux savoir la raison qui l'a poussé à venir traîner ses guêtres dans le coin.

— Tu ne crois pas qu'il serait plus simple d'aller le lui demander au lieu de se les geler ici ?

— Ce serait du temps perdu, il ne parlera pas.

— Tout le monde parle, le contredis-je avec un rictus.

— Tu es sérieuse ?

Je lui souris froidement sans répondre.

— Rebecca, on n'a rien pour le moment qui justifie...

— On a un criminel notoire qui vient de s'introduire frauduleusement chez un particulier la nuit, ça devrait suffire, non ?

— Pas pour soumettre à la torture quelqu'un qui a un permis de séjour en règle, protesta-t-il.

Contrairement à moi, Clarence était plutôt du genre procédurier et, comme tout bon fonctionnaire, accroc à la paperasserie. Il écrivait un rapport circonstancié sur chaque événement se produisant sur son territoire, de la simple demande de séjour aux crimes et délits les plus graves. Le Directum, qui jusqu'ici devait se satisfaire de résumés oraux sommaires lors des réunions mensuelles, semblait positivement ravi de ce retour à un formalisme plus conventionnel. Pas moi.

— Dans ce cas, je suppose que je vais devoir y aller seule et qu'il n'est pas question que je te demande de te charger du cadavre de monsieur Wallace quand j'en aurai terminé avec lui ? fis-je en réajustant maladroitement mon bonnet sur mes longs cheveux.

— Qu'est-ce que tu appelles « se charger du cadavre » ?

— L'enterrer, l'incinérer, le dépecer, comme tu veux. Bien sûr, tu pourrais aussi entièrement le bouffer, ça nous éviterait de...

— C'est hors de question !

— Très bien, drape-toi dans ta dignité. Mais je te rappelle tout de même que tu es un puma, que tu as besoin de chair fraîche et que ce serait stupide de ne pas sauter sur l'occasion !

Ses yeux luisaient d'excitation. Les muteurs carnivores devaient généralement, par souci de discrétion, se contenter de se nourrir comme les humains et acheter leur viande chez le boucher, mais pas mal d'entre eux semblaient beaucoup en souffrir. Y compris Clarence qui n'avait pas encore été autorisé à chasser seul les criminels depuis sa nomination.

— Tu t'inquiètes de ma petite santé, comme c'est charmant !

— Je m'inquiète surtout de prévenir le moment où tu perdras pied. Tu es un chasseur, Clarence, et ça fait pas mal de temps que tu ne t'es pas tapé de criminel au petit déjeuner !

— Je peux très bien m'en passer.

— Ah oui ? raillai-je en lui lançant un regard appuyé. Il fronça ses épais sourcils noirs.

— Bon, écoute, même si tu as raison, je ne veux pas prendre ce risque.

— Le risque de quoi ? Le seul moyen de savoir si tu as ou non bouffé un cadavre, c'est d'analyser le contenu de ton estomac pendant ton autopsie...

— Mon autopsie ?

— Ben ouais.

— Quelqu'un t'a déjà dit à quel point tu pouvais te montrer déplaisante, parfois ?

— Pas en ces termes, mais il y a pas mal de gens qui me l'ont fait comprendre, oui...

— Comment ?

— Ils ont essayé de me tuer... Bon alors, ma proposition te tente oui ou non ?

Ses yeux prirent une lueur incandescente et je sus que j'avais gagné.

— On verra... mais je te préviens, si je me fais coincer, je dirai que j'ai simplement suivi les ordres de ma supérieure hiérarchique !

— Tu n'es vraiment qu'une sale balance !

— Absolument ! ricana-t-il tellement galvanisé que je pouvais presque sentir l'odeur d'excitation qui l'imprégnait et la violence qui se dégageait de chacun de ses pores, comme un relent de fumée nauséabonde.

Nous marchâmes tranquillement et discrètement vers l'immeuble, tandis que je scrutais la rue déserte, mon regard irrésistiblement attiré par les rares fenêtres encore allumées. En atteignant la porte d'entrée, je lançai un sort de déverrouillage et nous pénétrâmes dans le hall.

Clarence s'élança aussitôt vers l'escalier et grimpa les premières marches quatre à quatre. Je jetai un œil frustré vers l'ascenseur, mais lui emboîtai le pas, consciente qu'il nous fallait faire le moins de bruit possible. Quand j'arrivai au cinquième étage, je plaquai ma main sur ma bouche pour étouffer le bruit de ma respiration saccadée

et rejoignis mon adjoint devant une porte grise, sans nom sur la sonnette. Il me fit un signe de tête et je sondai l'appartement tout en jetant un sort de silence. Il n'y avait aucune trace de présence vivante à l'exception de celle du muteur.

— Laisse-moi entrer le premier, c'est plus prudent, murmura-t-il.

— Arrête de jouer les machos, répliquai-je en jetant un sort d'ouverture à la porte.

— Rebecca, je crois que...

Mais je ne l'écoutais plus, le regard captivé par les deux gigantesques yeux noirs qui me dévisageaient.

— Euh... fis-je en tentant de trouver ma voix qui semblait étrangement coincée quelque part au fond de ma gorge.

— Rebecca, pousse-toi ! beugla Clarence tandis que deux pattes poilues saisissaient brusquement mes épaules et me soulevaient violemment de terre.

— Et merde ! fis-je en réalisant que quelque chose ou plutôt quelqu'un me projetait à une vitesse vertigineuse à travers la pièce.

— Tu sais que tu voles plutôt bien pour une sorcière, ricana Clarence d'une voix rauque et inhumaine tandis qu'il se transformait.

Je me relevai aussi vite et aussi dignement que possible en bénissant l'épaisse moquette qui avait amorti ma chute, et dégainai mon arme pour la pointer sur l'énorme gorille qui avançait vers moi.

— Ne bouge plus, ordonnai-je au mastodonte.

Je n'eus pas le temps d'appuyer sur la détente que le puma s'interposait déjà entre nous, crocs en avant et toutes griffes dehors. Le gorille se figea aussitôt.

— Pousse-toi, Clarence, je l'ai dans ma ligne de mire.

Il tourna la tête vers moi et poussa un rugissement agressif qui me commandait clairement de me mêler de mes affaires.

J'ouvris la bouche pour lui faire une remarque mais la fureur contenue que je lus dans son regard m'en dissuada. Après tout, si Clarence voulait se taper King Kong tout seul, je ne voyais vraiment pas pourquoi je lui gâcherais ce plaisir. Depuis son arrivée ici, il n'avait pas eu souvent l'occasion de s'amuser et d'affronter un adversaire de cet acabit.

Je reculai lentement de quelques mètres, mon arme collée contre ma jambe sans pour autant quitter les deux muteurs des yeux. Pour l'instant, ils semblaient se jauger. Le puma tournant lentement autour du gorille qui sautillait en cognant à chaque rebond ses énormes poings contre le sol.

Puis soudain, ils se jetèrent l'un sur l'autre dans un mouvement si rapide que je me demandai si je n'avais pas rêvé. Quand je compris enfin ce qu'il se passait, ils roulaient pressés peau contre peau sur la moquette et dévastaient tout sur leur passage. L'énergie qu'ils dégageaient était si incroyablement élevée que je sentis la température de la pièce monter de dix degrés. Je secouai la tête et m'éloignai prudemment, dos au mur, le plus rapidement possible de ces deux fous furieux. Il leur aurait suffi d'un rien – un geste maladroit ou un coup de griffes manqué –, pour parvenir à faire ce que des centaines d'ennemis bien plus coriaces qu'eux avaient désespérément cherché à faire depuis que j'étais née : me tuer.

— Dégage-toi de là ! hurlai-je tandis que je regardais soudain impuissante les bras du mastodonte enserrer les flans du fauve si fermement que Clarence poussa une sorte de couinement.

Le puma tenta dans un effort désespéré d'aveugler le grand singe d'un coup de patte puis changea de tactique en plantant son énorme mâchoire dans le bras de son adversaire. Un jet de sang inonda la moquette tandis que le gorille, fou de rage et de douleur, raffermissait soudain sa prise sur les côtes du félin. Deux secondes plus tard, j'entendis un hurlement et plusieurs craquements d'os brisés.

— Je crois qu'il est temps d'abandonner, Clarence, fis-je en tirant une balle en argent juste au-dessus de la tête du gorille qui se figea aussitôt.

Le puma tourna la tête en me montrant ses crocs pour dire qu'il désapprouvait mon intervention mais je décidai de l'ignorer.

— Lâche-le, ordonnai-je d'un ton glacial au molosse qui me dévisageait de ses yeux ronds et haineux.

Le gorille me toisa un instant puis abattit son poing sur le crâne de Clarence qu'il retenait entre ses bras, d'un geste rageur.

Je secouai la tête et soupirai.

— Ça, c'était vraiment stupide ! fis-je en lui collant suffisamment de balles dans l'épaule pour qu'il laisse tomber le puma sur le sol.

Mais la bête était têtue. Le corps de Clarence avait à peine touché terre qu'il se ruait vers moi, les yeux injectés de sang et la fureur au ventre.

Je levai les yeux au ciel, excédée, et lui lançai une boule de feu sur le torse. Bientôt, une odeur de poils brûlés envahit mes narines et les hurlements douloureux du muteur affolé se propagèrent dans tout l'appartement.

— Arrête de te trémousser comme ça, ça accélère le processus, dis-je d'un ton calme tandis que je regardais les flammes embraser sa poitrine et lui lécher la gueule.

Mais il continuait à hurler, désorienté.

— Et merde ! Ce con est foutu de foutre le feu à l'immeuble ! râlai-je tandis que le pouvoir de l'eau envahissait mes veines.

J'attendis encore quelques secondes puis déversai sur son corps suffisamment de flotte pour mettre définitivement fin à son agonie. Quand je levai de nouveau les yeux vers le gorille, il était sagement assis, dégoulinant d'eau, au milieu du salon et tapotait doucement les poils qui continuaient à se consumer en poussant des gémissements poignants qui ressemblaient à des sanglots.

— Tu bouges, et je te rallume comme une torche, compris Sheeta ? lançai-je d'une voix menaçante en le tenant en joue.

Diverses émotions défilèrent dans ses yeux, peur, panique, doute, tandis qu'il reniflait et humait la magie qui flottait dans la pièce. Puis, il se figea et incurva suffisamment ses lèvres pour m'indiquer qu'il avait compris. Je me tournai ensuite vers Clarence et vis, soulagée, qu'il reprenait forme humaine.

— White, j'espère que tu ne vas pas encore m'obliger à te soigner ! râlai-je.

— Occupe-toi de tes fesses et fiche la paix aux miennes, grogna-t-il en se tenant douloureusement les côtes.

— Justement en parlant de tes fesses, j'espère que tu as l'intention de t'habiller ?

Les muteurs déchiraient systématiquement leurs vêtements pendant leurs transformations. Résultat, ils se retrouvaient continuellement à poil et j'étais contrainte, malgré moi, de partager une intimité que je n'avais absolument pas souhaitée et qui me perturbait...

— J'ai au moins trois côtes cassées, tu peux me laisser respirer, non ?

Je croisai les bras en haussant les sourcils.

— Oui, si tu me promets d'aller te chercher des fringues.

— Il n'y a vraiment que toi pour demander à un type aussi bien foutu que moi d'aller se rhabiller.

Je voulais bien le croire. Le corps de Clarence était tout bonnement fantastique. Il aurait fallu être bien plus pudibonde que je l'étais pour ne pas remarquer ses épaules larges, son ventre musclé, ses fesses fermes et rebondies...

— Rebecca ? fit tout à coup Clarence d'un ton amusé. Si tu continues à me reluquer comme ça, je vais aller porter plainte pour harcèlement sexuel au travail !

Je détournai les yeux en rougissant.

— Oui, puis tu leur expliqueras par la même occasion pourquoi tu te trimballes tout nu pendant les heures de bureau...

Il allait répliquer quand je sursautai brusquement. La lumière s'était éteinte. Je sentis un mouvement dans la pièce et entendis le bruit d'une fenêtre brisée. Deux secondes plus tard, notre suspect poilu sautait dans le vide.

Chapitre 3

— Je crois que ton dîner vient de se carapater, remarquai-je tandis que je regardais une ombre disparaître dans la neige. C'est con, j'avais même pensé à te le faire chauffer...

Il me fixa longuement, se demandant sans doute si je plaisantais, puis tenta de se relever.

— Je peux savoir ce que tu fais ?

— Qu'est-ce que tu crois ? On va le rattraper, répondit-il.

Je levai les yeux au ciel.

— T'as raison, on va courser un gorille de 300 kg dans la neige à 4 heures du matin... et puis après, si on a encore la forme on ira capturer Chewbacca sur Andorre et on fera exploser l'Étoile de la Mort, raillai-je.

— Tu ne veux tout de même pas qu'on le laisse s'en tirer ?!!! s'indigna-t-il.

— Je n'ai pas dit ça...

— Alors ?

— Alors on le retrouvera, fis-je d'un ton confiant.

— Rebecca...

— Ne commence pas, d'accord ?

— J'arrive pas à croire que tu vas le laisser s'en sortir ! fit-il en grimaçant de douleur.

Ce type était vraiment le roi des idées fixes. Il ne supportait pas que qui ou quoi que ce soit lui échappe, c'était plus fort que lui. Un psy expliquerait probablement ce comportement étrange par un traumatisme durant l'enfance, une mère castratrice ou un père trop autoritaire. Quelle que soit l'explication, c'était un emmerdeur de première...

— Tu sais que tu commences sérieusement à me fatiguer ? Allez, ne bouge pas, je vais te chercher un peu de glace, fis-je en marchant jusqu'à la cuisine.

J'ouvris le freezer, attrapai le torchon posé près de l'évier et y versai une bonne vingtaine de glaçons avant de revenir dans ce qui avait été autrefois une très jolie salle à manger.

— Tiens, pose ça sur ton visage, tu fais vraiment peine à voir.

Les muteurs régénéraient rapidement, ça ne les empêchait pas de déguster pendant le processus de guérison qui s'avérait extrêmement douloureux. Du moins, c'était ce que j'avais entendu dire.

Il posa le torchon glacé sur sa joue puis sur l'autre.

— T'en fais pas, dans une heure, il n'y paraîtra plus.

— Et on aura laissé stupidement notre suspect se barber, gronda-t-il.

— Dis donc, tu serais pas un brin obsessionnel, toi ?

— Tu ne connais pas Wallace, tu ne sais pas de quoi il est capable !

Je lui souris.

— Non mais je sais qu'il n'a pas eu ce qu'il était venu chercher.

— Et qu'est-ce qui t'en rend si sûre ?

— Il s'est enfui les pattes vides et il était en train de fouiller quand nous sommes arrivés, expliquai-je en lui

montrant la grande bibliothèque collée au mur dont la moitié des livres seulement jonchaient le sol.

Il se redressa lentement en se tenant douloureusement les côtes.

— Ça, c'est plutôt une bonne nouvelle, admit-il.

— La mauvaise, c'est qu'il va falloir tout fouiller, déclarai-je en me dirigeant vers un secrétaire resté curieusement intact, près de l'entrée.

— Pour trouver quoi ? On n'a aucune idée de ce dont il peut s'agir...

— Je sais, répondis-je en saisissant un tas de courrier posé négligemment sur le secrétaire.

— Toutes ces lettres sont adressées à Stella Stevic, ça doit être le nom de la femme qui vit ici.

— Ce nom te dit quelque chose ?

Je réfléchis un instant puis grimaçai.

— Non.

Clarence saisit l'un des coussins du canapé et huma le tissu déchiré avant de me le balancer.

— Humaine ? demanda-t-il.

J'attrapai le coussin au vol et captai aussitôt une trace d'énergie.

— Non, potioneuse...

— Aïe...

Les potioneuses exerçaient leur magie à travers la fabrication de philtres et de potions. Elles représentaient le groupe de sorcières le plus important et le plus influent du monde. Et si l'étendue de leurs pouvoirs n'arrivait pas à la cheville de celui des sorcières de guerre, elles étaient néanmoins capables de se montrer suffisamment retorses et dangereuses pour engendrer la défiance et la crainte de toutes les autres espèces.

— Toutes ces lettres datent de plus de quinze jours, remarquai-je, donc ça fait au moins deux semaines qu'elle n'a pas remis les pieds chez elle, regarde, elle n'a même pas touché son dernier chèque de salaire et... Oh, merde !

— Quoi ? fit-il en fermant le tiroir cassé de la table basse.

— Stella Stevic est professeur et tu as vu qui est son employeur ? fis-je en lui montrant le bulletin de paie.

— École Sainte-Madeleine... Sainte-Madeleine ? Dis donc, ce ne serait pas l'école où tu as inscrit Leonora ? Le bastion des potioneuses ?

— Si, fis-je d'un ton lugubre.

Leo fréquentait l'école des sorcières depuis près de trois mois maintenant. Depuis l'incident qu'elle avait provoqué en agressant une jeune humaine dans les toilettes de l'école. Nous avons décidé qu'elle n'avait plus sa place parmi les humains et qu'elle devait au moins sauter trois ou quatre classes vu l'étendue de son savoir et son degré de maturité. Mais ça n'avait pas été facile à accepter et j'aurais préféré affronter une armée de vampires, des milliers de psychopathes et des hordes de démons plutôt que de devoir admettre que ma fille ait pu se métamorphoser à ce point en à peine quelques semaines.

— Maurane n'a pas déclaré de disparition ?

Maurane dirigeait le clan des potioneuses du Vermont. Elle était membre du Directum et était responsable de la sécurité des cinq cent cinquante sorcières qui vivaient sur son territoire ainsi que de leurs familles.

— Non.

Mais il aurait été étonnant qu'elle le fasse. La maîtresse des potions avait la fâcheuse habitude de régler discrètement et efficacement les petits problèmes que les membres de son clan pouvaient être amenés à rencontrer.

— Dans ce cas, il n'y a sans doute pas de quoi s'affoler. Après tout, la prof vit peut-être chez son mec ou alors elle a une vie sexuelle trépidante et...

Je lui tendis une photo dont la vitre avait été brisée et qui représentait une femme d'une soixantaine d'années, au visage ridé et à la mine rébarbative.

— OK, pas de vie sexuelle trépidante...

— Bon, on verra pour la disparition plus tard. Pour l'instant, il faut fouiller l'appartement et trouver ce que Wallace est venu y chercher.

— Par où veux-tu qu'on commence ?

— Par le labo, répondis-je.

— Le labo ?

— Tu sais, l'endroit où elle met ses chaudrons, ses herbes, ses bocaux...

— Elle n'en a peut-être pas, fit-il en reniflant le nez en l'air.

— Les potionneuses ont toutes un labo, le contredis-je aussitôt.

— T'en as un toi ? demanda-t-il en s'engouffrant dans le couloir.

— Je ne suis pas potionneuse.

— Mais t'en as un, insista-t-il.

— Ouaip et je te garantis que Stella Stevic aussi, certifierai-je en le suivant jusqu'à une chambre à coucher bleue, un peu vieillotte mais d'aspect confortable.

Il huma l'air et éternua une ou deux fois avant de dire :

— Il y a une odeur étrange ici... comme de l'herbe coupée et du safran.

Je fermai les yeux, appelai le pouvoir de l'Air et sentis soudain un vent léger surgir du mur de la chambre, derrière le lit.

— Je sens un filet d'air qui passe en dessous, remarquai-je en posant ma main sur le bas du mur. C'est léger mais...

— Tu crois qu'il y a une pièce secrète ?

— Visiblement.

— Génial, on est chez la grand-mère de James Bond, soupira-t-il d'un ton blasé.

— Au lieu de râler, aide-moi à trouver le mécanisme d'ouverture.

Après avoir tâtonné pendant une bonne dizaine de minutes, nous trouvâmes enfin le bouton par hasard. Il était minutieusement incorporé à une sorte de tableau accroché au-dessus du lit, constitué de collages de petits objets et de journaux, comme une œuvre d'art moderne.

— Oh, merde, je déteste ce genre d'endroit, commenta Clarence tandis que nous pénétrions dans une pièce rectangulaire aux murs recouverts d'étagères où s'entassaient de multiples bocaux, trois ou quatre chaudrons, un four, un évier, un système d'extracteur d'air, une table gigantesque, deux alambics, un frigo et une cuisinière.

— Ça me donne l'impression d'être dans une de ces histoires où d'affreuses sorcières dévorent les enfants.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ne t'inquiète pas, la méchante sorcière de l'Ouest ne te tuera pas, Dorothy, fis-je en le taquinant.

— Ça, c'est vite dit. Juste pour info, tu peux me dire ce que c'est que ce truc ? fit-il en saisissant un gros bocal transparent.

— Yeux de dragons de Komodo.

— Et ça ?

— Chauve-souris au formol.

— Et ça ?

— Pattes de crabe yéti.

— Écœurant... fit-il en déglutissant.

— Tu ne crois pas si bien dire, dis-je d'un ton sinistre en examinant les centaines de potions entreposées dans des tubes à essais.

Clarence pivota aussitôt vers moi en me lançant un regard inquiet.

— C'est quoi le problème ?

— Il s'agit d'un arsenal, répliquai-je d'un ton anxieux. Il écarquilla les yeux, surpris.

— Un arsenal ?

— Oui, répondis-je, saisissant avec précaution une potion verte aux reflets dorés.

— Je ne comprends pas...

— Chacune de ces potions est une arme. Par exemple, tu vois ce que je tiens dans mes mains, là ? C'est un *opti gemini glaius*. Avec une seule goutte, tu fais sauter tout un pâté de maisons.

Clarence eut un air horrifié et recula d'un pas.

— Et ça, c'est un *mordum foci*, continuai-je en lui montrant un tube à essais couleur de nuit aux reflets argentés, c'est un assécheur de vampires.

— Un assécheur de vampires ?

— Oui. Si tu balances cette potion sur un vampire, tout le liquide contenu dans son corps s'évapore et il se dessèche et s'effrite comme s'il était exposé au soleil.

— Impressionnant. Ça aurait été rudement pratique, pendant la guerre. Pourquoi les sorcières ne nous ont-elles pas parlé de l'existence de ces potions ?

— Parce qu'elles sont interdites et que les formules servant à leur préparation sont censées avoir disparu depuis plusieurs centaines d'années, soupirai-je.

Il blêmit.

— Disparu ?

— Oui.

— Je suppose qu'il est inutile que je te demande comment *toi* tu les connais ?

— Tu supposes bien, fis-je d'un ton froid.

Il inspira longuement.

— Tu es certaine que c'est Stella Stevic qui les a préparées ? Je veux dire, elle ne faisait peut-être simplement que les garder, comme des pièces de musée.

— Ça m'étonnerait.

— Pourquoi ?

— Parce que la durée de vie de ces potions ne dépasse pas un mois. Passé ce délai, leur texture et leur couleur changent et elles perdent leurs effets.

— Donc, si je comprends bien, Stella Stevic était en train de préparer une série de potions tueuses quand elle a disparu.

Je hochai la tête d'un air sérieux.

— À ce qu'il semble, oui.

— Il y a de quoi mener une véritable guérilla. Tu crois que les potioneuses préparent quelque chose ?

— Tu veux dire une attaque massive ou un truc dans le genre ?

— Par exemple.

Je grimaçai.

— Non. Je vois mal Maurane se lancer dans une opération suicide, c'est pas dans son tempérament.

— Tu as une autre théorie ?

— Ça peut être plein de choses, un groupe de sorcières dissidentes, un trafic d'armes ou même l'œuvre d'une folle...

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Retrouver Stella Stevic au plus vite.

— Et pour le Directum ?

— Quoi le Directum ?

— Tu comptes bien les en informer tout de même ?!!!

— Non.

Il leva vers moi un regard à la fois hésitant et troublé.

— Mais tu ne peux pas garder une telle info pour toi !

— Ah non ? Et comment crois-tu que les chefs de clan vont réagir quand on leur apprendra qu'une potioneuse constitue actuellement un arsenal capable de détruire toutes les créatures surnaturelles qui vivent à trois cents kilomètres à la ronde ?

La guerre qui opposait les démons et les vampires aux sorcières et à leurs alliés avait beau être terminée depuis quelques années, on ne pouvait pas dire que la haine et les tensions entre eux se soient complètement apaisées. Les anciennes alliances et la plupart des antagonismes étaient toujours bien vivants et un sentiment de défiance persistait au sein des deux camps.

Il fronça les sourcils en soupirant.

— Ils risquent de prendre ça comme une déclaration de guerre de la part de Maurane...

— Exact.

Il réfléchit quelques secondes puis grimaça.

— Tu as conscience que tu seras jugée pour trahison si le Directum découvre la vérité ?

Ça ne serait pas une première, en ce qui me concerne...

— Probablement mieux que toi.

Mon clan m'avait condamnée à mort onze ans plus tôt pour avoir entretenu une liaison avec un vampire, pré-nommé Michael. J'avais échappé à la sentence en parvenant à m'enfuir avant d'être exécutée mais les Vikaris n'étaient pas du genre à abandonner...

— Tu ne portes pas le monde sur tes épaules, Rebecca, pourquoi veux-tu risquer ta vie pour ces conneries ?

— Tu crois qu'on a le choix ? Que ça me plaît d'assumer une telle responsabilité ? Eh bien tu te goures ! Je n'ai seulement pas l'intention de les laisser déclencher une nouvelle guerre et de regarder le monde sombrer dans la folie sans rien faire !

Il me fixa droit dans les yeux tandis qu'une lueur de curiosité s'allumait brutalement dans son regard.

— Étrange, je pensais qu'une combattante de ton niveau aimerait retrouver l'atmosphère fiévreuse du sang et des champs de bataille...

— Être Assayim ne consiste pas seulement à faire appliquer la loi, Clarence, mais aussi à préserver la paix et la sécurité des personnes dont on a la charge.

— Quelle grandiloquence ! Je ne te savais pas aussi altruiste, railla-t-il.

— Nous avons tous payé un tribut assez lourd à la faucheuse, puma, il serait peut-être temps de passer à autre chose, tu ne crois pas ?

— Mais toi, tu continues pourtant à le payer ce tribut, non ?

— Je suis fille des Enfers, comment voudrais-tu qu'il en soit autrement ?

Il eut un sourire étrange.

— Alors qu'est-ce que tu décides ? Tu me suis ou pas ?
Pitié, accepte, ne me force pas à te tuer...

— Par simple curiosité, que ferais-tu si je refusais ?

J'hésitai un instant à répondre mais optai pour la franchise. Clarence n'était pas un mauvais bougre, il avait le droit de savoir ce qui l'attendait.

— Je devrais te liquider, répondis-je d'un ton glacial.

Une vie contre des milliers d'autres, le choix n'était pas très compliqué.

— Tu sais que t'es la pire partenaire que j'aie jamais eue ? fit-il non sans humour.

Je haussai les épaules.

— Pourquoi ? Parce que je veux préserver la paix ?

— Non, parce que tu as une manière très personnelle d'argumenter.

— Le moyen le plus efficace de défendre une opinion est de tuer ceux qui ne la partagent pas.

— C'est quoi ça ? Un extrait du guide du parfait dictateur ?

— Non, un vieil adage familial, fis-je en lui tendant la main pour l'aider à se relever.

— Eh ben, désolé de te dire ça, mais ta famille craint ! fit-il en se redressant.

— Oui et encore, t'es très en dessous de la vérité, soupirai-je.

— Je vois ce que c'est, enfance difficile, hein ?

— Tu n'as pas idée...

Il réfléchit un long moment.

— Tu es réellement persuadée de la réaction du Directum si on l'en informait ?

— Oui.

Il réfléchit encore un moment puis finalement hochait la tête.

— Alors, je ne dirai rien au conseil. Mais on a franchement intérêt à ne pas se planter.

— J'ai ta parole ?

— Tu l'as.

Les métamorphes préféraient généralement crever que de se parjurer, ce qui me laissait supposer qu'il disait la vérité. Un bon point pour lui et pour moi. Je ne tenais franchement pas à le flinguer.

— Alors, par où on commence ? demanda-t-il.

— D’abord, on détruit toutes les potions et on fouille l’appartement, pièce par pièce. Après, on ira dormir une heure ou deux et je partirai à la recherche de Stella ou de son cadavre, pendant que tu traqueras Edmund Wallace. Ça te va ?

Il opina du chef.

— Tu as déjà une idée de l’endroit où Stella Stevic peut se trouver ?

— Non, mais j’espère que Maurane le sait.

— Et si elle refuse de nous aider ?

La maîtresse-potionneuse avait beau généralement ne pas se montrer très coopérative, l’affaire était trop sérieuse pour que j’utilise la diplomatie ou nos petits jeux habituels. Si j’avais la conviction qu’elle savait quelque chose et qu’elle refusait malgré tout de me le révéler, elle s’en mordrait les doigts comme jamais...

— Elle ne refusera pas, répondis-je d’un ton glacial.

Il haussa les sourcils et toussota.

— Rebecca, Maurane fait partie du Directum, si tu t’en prends à elle, tu sais ce qu’il risque de se passer...

— Laisse-moi gérer Maurane. Toi, essaie plutôt de retrouver ce putain de gorille et de le faire parler, d’accord ?

— D’accord, acquiesça-t-il en s’éloignant vers la chambre de Stella.

Vu sa démarche légère, je compris que ses os s’étaient déjà ressoudés et qu’il avait récupéré une grande partie de ses capacités physiques depuis sa rixe avec Wallace.

— Où est-ce que tu vas ?

— Me fringuer ! répondit-il tandis que je l’entendais ouvrir l’une des penderies.

Une minute plus tard, il revenait dans le labo vêtu d’un long imperméable beige.

— Comment tu trouves ? fit-il en nouant la ceinture de tissu autour de sa taille.

Je haussai machinalement les épaules.

— J'espère que ta femme aime le look « vieux pervers exhibitionniste », répondis-je en me forçant à ne pas éclater de rire.

— Tu sais, je commence sincèrement à me demander ce qui me pousse à te supporter...

— C'est exactement la question que j'étais en train de me poser, fis-je en riant.

Chapitre 4

Quelques heures plus tard, je rentrais à la maison épuisée et frigorifiée. Nos recherches dans l'appartement n'avaient rien donné et je n'avais aucun moyen de deviner ce que le gorille-muteur était venu chercher, ni pourquoi il s'était acharné sur les livres et les papiers au lieu de se focaliser sur les potions. Ces sortilèges auraient pu se négocier plusieurs dizaines de millions d'euros au marché noir, ce genre de truand ne pouvait l'ignorer. Je pouvais donc supposer soit qu'il n'avait pas connaissance de ce que trafiquait Stella Stevic et de l'existence des formules interdites, soit qu'il cherchait un objet ou des documents bien plus précieux à ses yeux.

— Maman ?

Je jetai mes après-ski dans le couloir de l'entrée et jetai un œil à ma montre qui affichait 7 heures. Et zut ! Je n'allais même pas pouvoir me coucher une heure ou deux.

— Tu veux un café ?

— Un double, fis-je en me dirigeant vers la cuisine.

J'avais à peine franchi le seuil que Leo secouait la tête en me lançant un bref regard désapprobateur.

— Rien d'autre ?

Si, prendre une douche, dormir douze heures, rendre visite aux potioneuses, interroger Stella Stevic et

retrouver Edmund Wallace. Et pas forcément dans cet ordre...

— Non, merci ma puce, fis-je en m'asseyant.

— Tu sais que tu as un énorme bleu sur la joue ? fit-elle d'un ton faussement léger en posant un bol devant moi.

Je me tâtai doucement la pommette et grimaçai.

— Tu es tombée de ton lit cette nuit ? Ton oreiller t'a maltraitée ? Parce que comme je t'ai vue aller te coucher juste après *Docteur House*...

Ouais bon d'accord, je suis fan d'une série dont le héros est un toubib toxico, égocentrique et déjanté, et alors ?

— Tu me connais, j'ai parfois quelques difficultés à dormir, alors quand j'ai vu un type s'introduire dans l'immeuble d'en face, je me suis dit que...

— ... tu t'es dit que ce serait plus amusant de sortir en plein milieu de la nuit dans la neige et le froid pour envoyer un criminel *ad patres* que de compter les moutons, c'est ça ?

Son ton sarcastique contrastait si étrangement avec son pyjama rose bonbon, ses joues de bébé et ses cheveux en bataille que je ne pus m'empêcher de sourire.

— En quelque sorte.

— Tu sais, quand les mères de mes copines ont des insomnies, elles prennent un somnifère, pas un flingue, dit-elle en trempant un bout de pain dans sa tasse de sang chaud.

Je lui jetai un regard perplexe.

— Pourquoi ai-je l'étrange impression que je devrais m'excuser ?

Elle se rembrunit.

— Non non, c'est pas ça, c'est juste que de temps en temps, j'aimerais que... Oh ! et puis laisse tomber, de toute façon, ça ne servirait à rien, murmura-t-elle en jouant avec sa cuillère.

— Non, non, vas-y continue, tu aimerais que quoi... ?

— Ben que tu sois un peu plus comme les autres et que tu arrêtes tout ça et... enfin, bon, je sais que ça ne changera rien et que tu te moques de ce que je te dis de toute façon, alors...

Je ne savais pas ce qu'elle voulait dire par « être comme les autres » mais ça ne s'appliquait sûrement pas à une gardienne des éléments...

— En quoi est-ce mal d'être différente ?

— Ce n'est pas mal, c'est juste que dans ces cas-là, on est souvent seule, soupira-t-elle tristement.

Je haussai les sourcils, inquiète.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as des ennuis avec tes nouveaux camarades d'école ?

Les potionneuses formaient un clan relativement fermé et très secret. Elles avaient accepté Leonora parmi elles parce qu'elle était une sorcière et qu'elle était capable d'assimiler l'art de la potiologie, mais Leo avait parfaitement conscience, tout comme moi, qu'elle ne ferait jamais réellement partie des leurs.

— Non, pas vraiment, mais j'aimerais passer plus de temps avec elles pour qu'elles m'acceptent un peu mieux.

— Tu parles de sorties comme aller au cinéma ou... ?

— Non. Je parle de vivre avec elles, à l'école. J'aimerais que tu m'inscrives à l'internat.

Leonora était la seule élève à ne pas résider à l'école Sainte-Madeleine. Maurane, la maîtresse-potionneuse, m'avait accordé ce traitement de faveur pour me remer-

cier d'avoir sauvé la vie d'une de ses étudiantes quelque temps plus tôt.

— Leo, tu sais très bien que ce n'est pas possible, fisque d'un ton ennuyé.

— Mais si je...

— Si tu quoi ? Si tu arrêtes de boire deux litres de sang par jour et que tu te fais arracher les crocs ?

Elle me fixa durement.

— On pourrait avouer la vérité à Maurane...

— Si je fais ça, elle te renverra sur-le-champ.

— Mais pourtant elle sait que je ne suis pas une potioneuse ! me fit-elle remarquer.

— Maurane a conscience que tu es atypique, tout comme je le suis, et le fait que tu sois une sorcière l'a convaincue de faire une exception et de t'accepter comme élève. Mais, elle changerait vite d'avis si elle découvrait ta véritable nature.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est responsable de la sécurité de ses élèves et qu'aucune directrice d'école ne prendrait le risque de laisser un vampire circuler librement parmi ses étudiantes.

— Mais je ne suis pas dangereuse ! Je ne pourrais pas les attaquer ni me nourrir d'elles même si je le voulais ! protesta-t-elle.

Elle ne mentait pas. Le sang des autres créatures surnaturelles agissait comme un poison, pratiquement un répulsif pour les vampires, les jeunes potioneuses étaient donc à l'abri de ce genre d'agression, mais ça ne les protégeait pas pour autant de sa force physique extraordinaire.

— Leo, tu ne peux pas lutter contre la haine ou les préjugés, je le sais d'expérience, crois-moi.

— La guerre est pourtant finie... murmura-t-elle.

Oui mais pour combien de temps ? L'angoisse que j'avais ressentie en découvrant l'arsenal de Stella Stevic et en voyant les massacres se fomenter dans ma ville ne me quittait pas. Pas plus que la peur que je ressentais à l'idée que le Directum puisse apprendre la vérité et qu'une guerre soit de nouveau déclenchée, d'ailleurs...

— Mets ta tasse dans le lave-vaisselle et va vite te préparer, on est déjà en retard, me contentai-je de répondre.

— Tu devrais aller prendre ta douche en premier, vu tes cernes, il va te falloir plus de temps qu'à moi pour te pomponner, remarqua-t-elle avec un brin d'insolence.

— Me pomponner ? Moi ?

Elle me lança un regard critique et grimaça.

— Ouais, c'est vrai que c'est pas trop ton truc.

Non. De toute façon, ma beauté m'avait toujours bien plus attiré d'ennuis qu'elle ne m'avait aidée. J'avais beau être une guerrière émérite et un Assayim, à cause de mon physique de rêve, personne ne m'avait prise au sérieux au début. Résultat, j'avais dû me montrer bien plus cruelle et brutale pour asseoir mon autorité que la plupart de mes collègues masculins. Ce que je trouvais parfaitement ridicule.

— Mais c'est dommage, ajouta-t-elle.

Peut-être, mais pour l'instant j'étais bien loin de ce genre de considérations. Ma tête était prête à exploser et j'avais une envie folle de me blottir sous ma couette comme un bébé en laissant à Bruce Willis le soin de sauver le monde à ma place.

Ben quoi ? On peut toujours rêver, non ?

À peine entrée dans la salle de bains, j'abandonnai mes vêtements puants sur le sol et plongeai sous une douche chaude durant dix minutes histoire de me détendre et d'oublier mes emmerdes.



REBECCA KEAN - 3

POTION MACABRE

« Avoir une fille en pleine crise d'ado quand on a 27 ans, ce n'est déjà pas de la tarte, mais quand votre adorable progéniture est une jeune vampire en pleine poussée hormonale, ça devient carrément insurmontable. Comme si je n'avais pas assez à faire avec une bande de potionneuses complètement disjonctées qui sèment la pagaille dans toute la région, et la nouvelle guerre qui se profile lentement mais sûrement à l'horizon... »

CASSANDRA O'DONNELL

Fan inconditionnelle d'urban fantasy, Cassandra O'Donnell est une grande spécialiste de toutes les créatures de l'ombre et de la nuit. Elle nous entraîne avec brio sur les traces d'une héroïne à la hauteur d'Anita Blake : Rebecca Kean, la première série à succès française du genre !

www.jailu.com

ISBN : 978-2-290-03113-1



9 782290 031131

Photographie : © Fendis / Corbis

PRIX FRANCE
12,20 €

Extrait de la publication